Document généré le 12 oct. 2024 05:41

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

--> Voir l'erratum concernant cet article

Évelyne de la Chenelière, Marisol Drouin, Guillaume Lapierre-Desnoyers

Marie-Michèle Giguère

Numéro 144, hiver 2011

URI : https://id.erudit.org/iderudit/65690ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Giguère, M.-M. (2011). Compte rendu de [Évelyne de la Chenelière, Marisol Drouin, Guillaume Lapierre-Desnoyers]. *Lettres québécoises*, (144), 22–23.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

par MARIE-MICHÈLE GIGUÈRE

✪✪✪✪

ÉVELYNE DE LA CHENELIÈRE
La concordance des temps
Montréal, Leméac, 2011, 144 p., 13,95 $.

Marche au non-amour

Instantanés d'un rendez-vous qui n'aura pas lieu, mais surtout, des souvenirs et réflexions qu'il suscite.

Qui sommes-nous réellement les uns pour les autres ? Des miroirs avantageux, qui poétisent nos moindres tares, jusqu'à ce qu'ils soient fatigués de nous rendre plus beaux que nature, jusqu'à ce qu'ils se ternissent ou volent en éclats, brisant notre reflet pour toujours. Et alors on tente en vain de le recomposer, mais les morceaux se mêlent, et notre visage ne sera plus jamais le même. Plus jamais. (p. 27)

C'est l'histoire d'un rendez-vous et aussi d'un couple. Ou plutôt, c'est l'histoire de deux vies qui se sont côtoyées dans un couple. Elle l'attend dans un restaurant, il est en route. Le roman débute alors qu'elle s'installe à une table et se déroule entièrement à l'intérieur de ce fragment de journée circonscrit par cette attente.

ÉVELYNE DE LA CHENELIÈRE

Les voix sont multiples dans ce roman qui s'avale d'un trait : deux *je*, un narrateur omniscient et des segments en italiques, pour marquer les dialogues, créent d'abord une jolie confusion. Puis, comme une longue fugue, les voix se complètent et se recoupent en une musique sensible, belle, cruelle. La multiplicité des perspectives donne du relief aux sentiments qui sont ainsi exposés. Certes, il faudra un temps pour cerner les personnages, départager le passé de l'un et de l'autre ; leurs angoisses respectives. Et c'est bien ainsi : n'est-ce pas vrai que parfois tout cela se mélange entre deux personnes qui s'aiment ?

Pierre et Nicole étaient si semblables qu'ils faisaient les mêmes rêves. Ils n'ont pas eu d'enfants, mais en ont imaginé un. Ils ont organisé des soupers avec des amis. Ils ont peut-être été heureux. Pourtant, c'est fini. Est-ce l'accumulation de toutes ces grandes et petites blessures ? Est-ce cette soirée catastrophe la veille de leur rupture ? Toujours est-il que ce jour-là, alors qu'elle attend et qu'il marche, ils ne sont plus que deux solitudes.

À l'image des souvenirs, les drames du passé comme ceux du présent ont ici des contours flous. L'exemple le plus saisissant est peut-être le drame qu'a été la vie de la sœur de Nicole, médecin, qui dépérira tranquillement après un accident où elle ne pourra sauver une enfant de la mort. Elle deviendra alors poète, un peu malgré elle, grâce à un mari qui subtilisera ses vers à son insu. Et il planera autour de cette sœur — dont on sait le destin tragique — une ambiance étrange : « Bien avant sa mort, un parfum de mythe flottait déjà autour d'elle, malgré elle, elle était aimée, parce qu'on aime nos littéraires souffrants et, si possible, agonisants. »

Vérités

Les énoncés de vérités sont souvent irritants — en littérature comme dans la vie. Parce qu'ils ne visent pas juste ; parce qu'ils ne font que reformuler de grands poncifs ; parce qu'ils s'abreuvent de clichés. Or, ici, les quelques fois où les personnages s'y adonnent, c'est simple et réussi : « Au début, ça a flatté notre orgueil, notre orgueil amoureux qui est le pire d'entre tous les orgueils. » Ou : « Parfois la bonté exige qu'on s'impose à l'autre. » Mais la plupart du temps, les personnages nous entraînent dans leurs réflexions personnelles et singulières, parlent d'eux et se tiennent loin des lieux communs, et l'effet n'est que plus saisissant : « Les gens qui n'ont pas de pensées suicidaires m'intriguent et m'inquiètent à la fois. » Ou : « La paresse exige une énergie que je n'ai pas. » Ou encore, la première phrase du roman : « Je reste bouche bée devant la langue française qui a eu la fantaisie de donner un sexe à toutes les choses. »

Il y a cela de magnanime dans ce roman : tous les drames sont traités avec une intensité semblable, car ils sont tous vrais : le désarroi d'un enfant qui découvre la déception de ses parents parce qu'il n'aime pas leurs vacances à la mer ; l'accident d'un père ; la fatigue continuelle et l'incompréhension face à l'agitation suspecte de tous ces gens dans la rue qui semblent pleins d'énergie. Est-ce pour cela que l'ensemble est si touchant, qu'il semble tant s'approcher d'une vérité — ne serait-elle que littéraire ?

Le talent de dramaturge d'Évelyne de la Chenelière ne faisait aucun doute. Ce premier roman confirme qu'il y a chez cette femme une véritable voix d'écrivain. Une voix qui savait se faire entendre sur les planches et qui résonne maintenant au delà des pages friables de ce petit roman blanc.

✪✪✪

MARISOL DROUIN
Quai 31
Chicoutimi, La Peuplade, 2011, 128 p., 19,95 $.

Les sans-terre

Vision apocalyptique d'une ville où s'agglutinent les réfugiés ; conte noir où la modernité technologique côtoie la barbarie.

Ils ne sont pas sans-abri. Ils sont sans-terre. Leur île a été engloutie par les eaux. Et depuis, ils voguent en mer, entassés sur des bateaux en direction de l'« Occident ». Sur l'un d'eux, on rencontre un jeune homme, Échine, qui fait le voyage avec sa mère. Aux réalités inhérentes à ce genre de traversée — les passagers qui volent leurs comparses endormis, les bagarres pour de la nourriture —, l'auteure oppose quelques notes de poésie : des enfants imaginent que ce sont des chatons qui dorment dans les conteneurs ; Échine

MARISOL DROUIN

pose sur sa mère — qu'il affuble de surnoms : « mère-farouche », « mère-rocher », « mère-spectaculaire » — un regard attendri.

Mais au fil des pages, les moments de douceur dans l'adversité se font plus rares. Car lorsque les réfugiés arrivent finalement à destination, la vie est moins douce qu'ils ne l'espéraient. Ils sont confinés à la Basse-Ville de cette cité sans nom et seuls quelques chanceux qui obtiennent du travail parviennent à mettre la main sur un passeport qui leur permet de circuler en Haute-Ville. Égide est de ceux-là. Il est d'abord engagé pour tuer les chats qui menacent les poules que les gens élèvent dans leurs cours. Un des seuls clins d'œil qui fasse sourire dans l'univers sombre de ce roman.

Inhumaine modernité

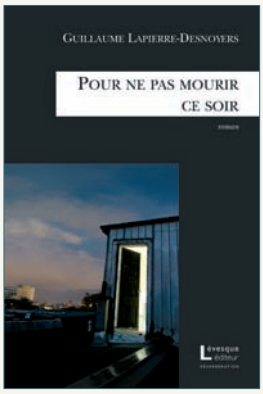
Quai 31 dépeint une société d'une austérité sans nom. La modernité a créé des êtres froids. Les êtres humains ne se parent pas simplement de seins de silicone ou de lèvres artificielles pour l'apparat, plusieurs troquent maintenant leur cœur ou leurs organes contre l'équivalent artificiel. La tendance est si marquée que ceux en qui bat encore un cœur véritable s'en vantent.

Et c'est cette barbarie aseptisée qui glace le sang, plus que la prémisse écologique du roman — l'île avalée par la mer fait tout de suite écho à Tuvalu et ces autres îles que l'océan menace — qui ne trouve pas réellement d'écho au delà du déclencheur initial.

On retrouve dans *Quai 31* les mêmes fléaux que dans de nombreux romans du genre — racisme et discrimination poussés à l'extrême, dédales et excès de la science, pandémies meurtrières —, le tout sous fond de désabusement généralisé. Et par moments, c'est lassant — la plèbe entassée en Basse-Ville qui se révolte contre la Haute-ville, la grande maladie que la science pourtant si sophistiquée n'arrive pas à conjurer, c'est du déjà-vu, déjà lu. Mais la sobriété du ton et l'élégance de la plume sauvent le tout, l'élèvent au-dessus des formules toutes faites du roman d'anticipation. Cette écriture sobre et jolie offre un contraste intéressant avec les scènes horribles qu'elle révèle.

La science omnipotente n'arrivera donc pas à maîtriser cette étrange épidémie qui assaille la ville : le tordu, une maladie qui s'attaque à la colonne vertébrale, faisant se tordre le corps comme un escargot jusqu'à une douloureuse mort. Les rares personnes qui s'en remettront pourront se faire replacer la colonne, mais seuls ceux dotés d'un cœur artificiel pourront supporter l'innommable douleur de cette manipulation.

Ce que révélera cette épidémie, c'est avant tout le flegme et l'indifférence d'une société face à la souffrance des siens, face à son effondrement imminent. Et c'est précisément pour cette raison que ce livre est troublant malgré ses défauts : pour un instant, il ne semble plus tout à fait appartenir à la science-fiction.



✪✪ 1/2

GUILLAUME LAPIERRE-DESNOYERS
Pour ne pas mourir ce soir
Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2011, 228 p., 25 $.

Enquêteur malgré lui

Polar sympathique dans l'univers des photojournalistes nocturnes, des faits divers et de la ville interlope.

C'est quand les rues sont vides que la ville est la plus bavarde, c'est dans le noir qu'on remarque l'essentiel. Pas complètement dans le noir toutefois : il y a toujours les phares d'une voiture ou une enseigne de magasin et toujours, qui vous guette comme un vautour, un lampadaire. (p. 11)

GUILLAUME LAPIERRE-DESNOYERS

Ils sont légion, les personnages blasés, désabusés ou simplement las. Comme si l'enthousiasme ou l'optimiste cadraient mal dans les romans. Or, dans le genre « jeune adulte amorphe et sans ambition », Carl White, personnage principal de ce premier roman de Guillaume Lapierre-Desnoyers, est plutôt réussi.

Photographe pour un quotidien, Carl travaille la nuit depuis trois ans. Incendies, drames familiaux et accidents de la route sont le lot de ses nuits. Il méprise assez son travail pour se faire un devoir d'arriver le dernier sur les lieux où il est appelé. Jusqu'à ce qu'il découvre — plutôt par hasard — une information qui lui permettra de sortir un scoop pour son journal. L'événement le tirera suffisamment de sa torpeur pour qu'il accepte — à temps perdu — d'appuyer Tania, une nouvelle venue dans le monde des photojournalistes de nuit, dans une enquête.

L'intrigue fonctionne, même si elle est imparfaite et servie par quelques clichés. Peut-être que l'on pardonne plus facilement leurs incartades aux romans qui ont de la personnalité et du tonus.